

Sébastien  
**JAPRISOT**

**UN LONG  
DIMANCHE  
DE FIANÇAILLES**

roman

DENOËL

Extrait de la publication



# Un long dimanche de fiançailles

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

*Romans*

Compartiment tueurs  
Piège pour Cendrillon  
La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil  
L'Été meurtrier  
La Passion des femmes  
Les Mal Partis

*Écrit pour l'écran*

Adieu l'ami  
La Course du lièvre à travers les champs  
Le Passager de la pluie

*En un volume*

AUX ÉDITIONS DENOËL/ROBERT LAFFONT

Écrit  
par Jean-Baptiste Rossi

Sébastien Japrisot

Un long dimanche  
de fiançailles

roman

DENOËL



“Je vois personne sur la route”, dit Alice

“Comme je voudrais avoir d'aussi bons yeux”, remarqua le Roi d'un ton amer. “Voir Personne! Et à cette distance encore! Moi, tout ce que je suis capable de voir, sous cette lumière, c'est des gens!”

LEWIS CARROLL

*De l'autre côté du miroir.*





*Samedi soir*



Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi.

Le premier, jadis aventureux et gai, portait à son cou le matricule 2124 d'un bureau de recrutement de la Seine. Il avait des bottes à ses pieds, prises à un Allemand, et ces bottes s'enfonçaient dans la boue, de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe abandonné de Dieu qui menait aux premières lignes.

L'un suivant l'autre et peinant à chaque pas, ils allaient tous les cinq vers les premières lignes, les bras liés dans le dos. Des hommes avec des fusils les conduisaient, de tranchée en tranchée — floc et floc des bottes dans la boue prises à un Allemand —, vers les grands reflets froids du soir par-delà les premières lignes, par-delà le cheval mort et les caisses de munitions perdues, et toutes ces choses ensevelies sous la neige.

Il y avait beaucoup de neige et c'était le premier mois de 1917 et dans les premiers jours.

Le 2124 avançait dans les boyaux en arrachant, pas après pas, ses jambes de la boue, et parfois l'un des bonhommes l'aidait en le tirant par la manche de sa vieille capote, changeant son fusil d'épaule, le tirant par le drap de sa capote raidie, sans un mot, l'aidant à soulever une jambe après l'autre hors de la boue.

## *Un long dimanche de fiançailles*

Et puis des visages.

Il y avait des dizaines et des dizaines de visages, tous alignés du même côté dans les boyaux étroits, et des yeux cernés de boue fixaient au passage les cinq soldats épuisés qui tiraient tout le poids de leur corps en avant pour marcher, pour aller plus loin vers les premières lignes. Sous les casques, dans la lumière du soir par-delà les arbres tronqués, contre les murs de terre perverse, des regards muets dans des cernes de boue qui suivaient un instant, de proche en proche, les cinq soldats aux bras liés avec de la corde.

Lui, le 2124, dit l'Eskimo, dit aussi Bastoche, il était menuisier, au beau temps d'avant, il taillait des planches, il les rabotait, il allait boire un blanc sec entre deux placards pour cuisine — un blanc chez Petit Louis, rue Amelot, à Paris —, il enroulait chaque matin une longue ceinture de flanelle autour de sa taille. Des tours et des tours et des tours. Sa fenêtre s'ouvrait sur des toits d'ardoise et des envols de pigeons. Il y avait une fille aux cheveux noirs dans sa chambre, dans son lit, qui disait — qu'est-ce qu'elle disait ?

Attention au fil.

Ils avançaient, la tête nue, vers les tranchées de première ligne, les cinq soldats français qui faisaient la guerre, les bras liés avec de la corde détrempeée et raidie comme le drap de leur capote, et sur leur passage, quelquefois, une voix s'élevait, une voix tranquille, jamais la même, une voix neutre qui disait attention au fil.

Il était menuisier, il était passé en conseil de guerre pour mutilation volontaire, on avait trouvé des morsures de poudre sur sa main gauche blessée, on l'avait condamné à mort. Ce n'était pas vrai. Il avait

## *Samedi soir*

voulu arracher de sa tête un cheveu blanc. Le fusil, qui n'était même pas le sien, était parti tout seul, parce que de la mer du Nord aux montagnes de l'Est, depuis longtemps, les labyrinthes creusés par les hommes n'abritaient plus que le diable. Il n'avait pas attrapé le cheveu blanc.

En 15, on lui avait donné une citation et de l'argent pour des prisonniers. Trois. Le premier en Champagne. Les mains levées, ouvertes, une mèche jaune sur un œil, vingt ans, et il parlait français. Il disait — qu'est-ce qu'il disait ?

Attention au fil.

Les deux autres étaient restés près d'un des leurs qui achevait de mourir, n'importe quoi dans le ventre, des éclats de feu, des éclats de soleil, des éclats. Sous une carriole à moitié incendiée, avec leurs calots gris bordés de rouge, se traînant sur les coudes, leurs calots pas tombés, soleil ce jour-là, camarade. C'était où ? Au fin fond de l'été 15, quelque part. Une fois, il était descendu d'un train dans un village et, sur le quai de la gare, il y avait un chien qui aboyait, aboyait contre les soldats.

Le 2124 était vif et robuste, avec les fortes épaules de l'homme de peine qu'il avait été dans sa jeunesse, quand il était parti, aventureux et gai, en Amérique, des épaules de bûcheron, de charretier, de chercheur d'or, qui le faisaient paraître plus petit. Il avait maintenant trente-sept ans, presque jour pour jour, il croyait à toutes ces choses qu'on lui avait dites pour justifier le malheur et qui sont ensevelies sous la neige, il avait pris ses bottes à un ennemi qui n'en avait plus besoin, pour remplacer, bien bourrées de paille ou de papier journal, ses vieux godillots pendant les nuits de veille, on l'avait condamné dans une

## *Un long dimanche de fiançailles*

école pour mutilation volontaire, et une autre fois aussi, malheureusement, parce qu'il était saoul et qu'il avait fait une bêtise avec des camarades, mais la mutilation, ce n'était pas vrai. On l'avait cité, il faisait de son mieux comme les autres, il ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Il marchait le premier des cinq parce qu'il était le plus âgé, dans des boyaux inondés, ses larges épaules tendues en avant, sous des regards cernés de boue.

Le deuxième soldat aux bras liés avec de la corde était le 4077 d'un autre bureau de la Seine. Il gardait encore une plaque avec ce numéro sous sa chemise mais tout le reste, signes et insignes, et même les poches de sa veste et de sa capote, lui avait été arraché comme à ses compagnons. Il avait glissé, à l'entrée des boyaux, et ses vêtements trempés le glaçaient jusqu'au cœur, mais peut-être n'était-ce qu'un mal pour un bien car le froid avait engourdi la douleur de son bras gauche, qui le tenait sans repos depuis plusieurs jours, et son esprit aussi, en sommeil de la peur, qui n'entrevoyait plus ce vers quoi il marchait, sinon comme la fin d'un mauvais rêve.

Il était caporal, avant ce rêve, parce qu'il en fallait un et que ceux de sa section avaient voulu qu'il le soit, mais il détestait les grades. Il avait la certitude qu'un jour les hommes seraient libres et égaux entre eux, les soudeurs avec tous les autres. Il était soudeur à Bagneux, près de Paris, il avait une femme, deux filles, et des phrases merveilleuses dans la tête, des phrases apprises par le cœur qui parlaient de l'ouvrier, partout dans le monde, et qui disaient — oui, il savait bien, depuis plus de trente ans, ce qu'elles disaient, et son père, qui lui avait raconté si souvent le temps des cerises, le savait aussi.

## *Samedi soir*

Il savait depuis toujours — son père, qui le tenait de son père, lui avait mis ça dans le sang — que les pauvres font de leurs mains les canons pour se faire tuer mais que ce sont les riches qui les vendent. Il avait essayé de le dire aux cantonnements, dans des granges, dans des cafés de village, quand la patronne allume les lampes à pétrole et que les gendarmes vous supplient de rentrer, vous êtes tous des braves gens, soyez raisonnables, rentrez. Il ne parlait pas bien, il n'expliquait pas bien. Et il y avait tant de misère, chez les bonhommes, et le vin qui est le compagnon de la misère abrutissait tant leur regard qu'il savait encore moins comment les atteindre.

Quelques jours avant Noël, alors qu'il montait en ligne, le bruit avait couru de ce que certains avaient fait. Il avait chargé son fusil et il s'était tiré une balle dans la main gauche, très vite, sans regarder, sans se donner le temps de réfléchir, juste pour être avec eux. Dans cette salle de classe où on l'avait condamné, ils étaient vingt-huit à avoir agi de la même façon. Il était content, oui, content et presque fier qu'il y en ait eu vingt-huit. Même s'il ne devait pas le voir, puisque le soleil se couchait pour la dernière fois, il savait qu'un jour viendrait où les Français, les Allemands et les Russes — “ et la calotte avec nous”, il disait —, un jour viendrait où plus personne ne voudrait se battre, jamais, pour rien. Enfin, il le croyait. Il avait les yeux bleus, de ce bleu très pâle piqué de tout petits points rouges qu'ont quelquefois les soudeurs.

Le troisième venait de la Dordogne et portait sur sa plaque de poitrine le numéro 1818. Quand on le lui avait attribué, il avait balancé la tête avec une sensation bizarre, parce qu'il était de l'Assistance et que,

## *Un long dimanche de fiançailles*

dans les centres où il passait, étant enfant, son casier au réfectoire ou au dortoir était toujours le 18. Il marchait, depuis qu'il savait le faire, d'un pas lourd, encore alourdi par la boue de la guerre, tout en lui était lourd et patient et obstiné. Lui aussi, il avait chargé son fusil et il s'était tiré une balle dans la main — la droite, il était gaucher — mais sans fermer les yeux. Au contraire, il avait apporté à toute l'affaire un regard appliqué, hors du monde, ce regard que nul ne connaît d'un autre car il est celui de la solitude, et il y avait longtemps que le 1818 menait sa propre guerre, et tout seul.

Attention au fil.

Le 1818 était certainement des cinq soldats le plus brave et le plus redoutable. Pendant trente mois d'armée, il n'avait jamais fait parler de lui, il n'avait jamais rien dit de lui à personne. On l'avait pris dans sa ferme, un matin d'août, on l'avait mis dans un train, on lui avait donné sa vie à garder, pour revenir, il ne comprenait rien d'autre. Une fois, il avait étranglé un officier de sa compagnie. C'était sur la Woëvre, pendant une offensive. Personne ne l'avait su. Il l'avait étranglé, avec ses deux mains, en lui écrasant la poitrine d'un genou, il avait ramassé son fusil, il avait couru, plié sous des gerbes de feu, et puis voilà.

Il avait une femme, enfant trouvé elle aussi, dont il se rappelait depuis qu'il était loin la douceur de la peau. C'était comme une déchirure dans son sommeil. Et souvent il se rappelait des perles de sueur sur sa peau, quand elle avait travaillé avec lui tout le jour, et ses pauvres mains. Les mains de sa femme étaient dures et crevassées comme celles d'un homme. A la ferme, ils avaient employé jusqu'à trois journaliers



## *Samedi soir*

en même temps, qui ne ménageaient pas leurs efforts, mais tous les hommes, partout, avaient été emmenés à la guerre, et sa femme, qui avait vingt et un ans, neuf de moins que lui, était la seule à tenir.

Il avait aussi un petit garçon, qu'il lui avait fait pendant sa première permission, auquel il devait la seconde, qui marchait déjà d'une chaise à l'autre, qui était fort comme lui, avec la douceur de peau de sa mère, et qu'ils avaient appelé Baptistin. En trente mois, il avait eu ces deux permissions, plus une sans papiers qui ne l'avait pas mené plus loin que la gare de l'Est, à Paris, parce que ce n'était pas possible, mais sa femme, qui savait à peine lire ou écrire, avait compris à mille kilomètres de lui ce qu'il fallait faire et il avait pleuré pour la première fois de sa vie. Il n'avait jamais pleuré, il ne se rappelait pas une larme depuis son premier souvenir — un platane, l'écorce, l'odeur d'un platane — et sans doute, avec de la chance, il ne pleurerait jamais plus.

Le troisième était le seul des cinq soldats condamnés qui croyait encore à la chance et qu'on ne les fusillerait pas. Il se disait que, pour les fusiller, on n'aurait pas pris la peine de les traîner sur un autre front et jusqu'aux premières lignes. Le village de leur procès était dans la Somme. Ils étaient quinze au départ, pour qui les circonstances n'atténaient rien, et puis dix, et puis cinq. A chaque halte, on en perdait dont on ignorait le sort. Ils avaient roulé une nuit dans un train, un jour dans un autre, on les avait fait monter dans un camion et dans un autre. Ils allaient vers le sud, puis vers le couchant, puis vers le nord. Ensuite, quand ils n'étaient plus que cinq, ils avaient marché sur une route, escortés par des dragons bien contrariés d'être là, on leur avait donné de

## *Un long dimanche de fiançailles*

l'eau, des biscuits et refait leurs pansements dans un village en ruine, il ne savait plus où il se trouvait.

Le ciel était blanc et vide, l'artillerie s'était tue. Il faisait très froid et, hors de la route boueuse, crevassée par la guerre, qui traversait ce village sans nom, tout était sous la neige, comme dans les Vosges. Mais on ne voyait nulle part de montagnes, comme dans les Vosges. Ni de ravins ni de crêtes à crever les bonhommes, comme en Argonne. Et la terre qu'il avait prise dans sa main de croquant n'était pas celle de la Champagne ni de la Meuse. C'était autre chose, que le bon sens se refusait de reconnaître, et il lui avait fallu, pour y croire, un vieux bouton d'uniforme poussé à ses pieds par celui qui le suivait maintenant dans les boyaux étroits : ils étaient revenus dans la zone d'où ils étaient partis, là où se font tuer les gens de Terre-Neuve, aux confins de l'Artois et de la Picardie. Seulement voilà, pendant les soixante-douze heures où ils avaient été emportés au loin, la neige était tombée, lourde et silencieuse, patiente comme lui, et elle avait tout recouvert, les plaies ouvertes dans les champs, la ferme incendiée, le tronc des pommiers morts et les caisses de munitions perdues.

Attention au fil.

Celui qui le suivait dans les boyaux, le quatrième des cinq soldats sans casque, ni insigne, ni numéro de régiment, ni poche de veste ou de capote, ni photo de famille, ni croix de chrétien, étoile de David ou croissant d'Islam, ni rien qui puisse faire feu plus grand que cœur qui bat, celui-là, le matricule 7328 d'un bureau des Bouches-du-Rhône, né à Marseille parmi les émigrés italiens de la Belle de Mai, s'appelait Ange. De l'avis de tous ceux qui avaient pu le

## *Samedi soir*

connaître, à un moment ou à un autre des vingt-six années qu'il avait vécues sur la terre des hommes, jamais prénom n'avait été plus mal porté.

Il était presque aussi beau que les anges, pourtant, et plaisant aux femmes, même de vertu. Il avait la taille svelte, les muscles longs, les yeux plus noirs et plus mystérieux que la nuit, deux fossettes autour de son sourire, une autre à son menton, le nez juste assez napolitain pour se rengorger dans sa compagnie d'un dicton de garnison — "Gros pif, gros paf" — et les cheveux drus, la moustache princière, l'accent plus doux qu'une chanson, l'air surtout de l'un à qui l'amour est dû. Mais qui avait sombré dans son regard de miel, éprouvé son égoïsme de marbre pouvait le dire : il était sournois, tricheur, discutailleur, chapardeur, cafardeur, peureux rien qu'à l'idée, faux à jurer sur la tête de sa mère morte, tireur dans le dos, traficoteur de tabac et de marraines de guerre, avare d'une pincée de sel, pleurard quand ça tombe pas loin, matamore quand le régiment d'à côté monte en ligne, de son vrai métier bon à rien, de son propre aveu le plus misérable et le plus minable des Pauvres Couillons Du Front. Sauf qu'il n'avait pas eu le temps d'en voir beaucoup, il n'était donc pas sûr.

Le front, en tout et pour tout, le 7328 l'avait connu trois mois, les trois derniers de l'année qui venait de finir. Auparavant, il était dans un camp d'instruction, à Joigny. Il y avait appris à reconnaître quelques bons bourgognes, au moins à l'étiquette, et à dévier sur le voisin la mauvaise humeur des gradés. Avant encore, il était à la prison Saint-Pierre, à Marseille, où il purgeait depuis le 31 juillet 14, quand tout le monde était devenu fou, une peine de cinq ans pour ce qu'il appelait "une affaire de cœur" — ou

## *Un long dimanche de fiançailles*

“ d’honneur ”, selon qu’il parlait à une femme ou à un homme —, en fait une querelle lamentablement conclue entre deux proxénètes de quartier.

Cet été-là, son troisième derrière les murs, on récupérait jusqu’aux ancêtres et aux droits communs pour ressusciter les régiments fondus, on l’avait laissé choisir. Il avait choisi, de concert avec d’autres parieurs sans cervelle, que la guerre n’était plus qu’une question de semaines, que les Français ou les Anglais allaient forcément s’effondrer quelque part et qu’il serait libre avant Noël. En foi de quoi, après deux semaines dans l’Aisne à se terrer dans des trous pour se garer des marmites, il avait vécu cinquante jours qui étaient cinquante fois cent ans de bagne — à Fleury, au Bois Chauffour, à la côte du Poivre —, cinquante éternités d’horreur, seconde par seconde, épouvante par épouvante, pour reprendre ce piège à rats puant la pisse, la merde et la mort de tous ceux, dans les deux camps, qui s’y étaient secoué le fêtard sans avoir l’entrain de se finir, Douaumont devant Verdun.

Que la Bonne Mère, qui protège aussi les voyous, en soit remerciée longtemps : il n’avait pas eu à y aller avec les premiers, au risque de se faire étripper par un précédent locataire, et il en était sorti avec au moins cette consolation que rien ne pourrait jamais être pire, ni dans ce monde ni dans un autre. Mais il fallait qu’il soit tombé bien bas pour s’imaginer que la méchanceté humaine a des limites, le pire c’est ce qu’elle invente encore le plus volontiers.

En décembre, après six petites journées dites de repos, pendant lesquelles il ne pouvait entendre tomber une fourchette sans se faire une bosse au plafond et entièrement occupées, pour se reforger un



# J Sébastien JAPRISOT

## UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES

Après la publication de son premier roman, *Les Mal Partis*, à l'âge de dix-sept ans, Sébastien Japrisot traduit *L'Attrape-Cœur* de Salinger et plus tard les *Nouvelles*. Viendront ensuite *Compartment tueurs* et *Piège pour Cendrillon* (Grand prix de littérature policière). Après une période où il écrit directement pour le cinéma, il revient au roman avec *L'Été meurtrier*.

En 1986, Japrisot publie *La Passion des femmes*. La plupart de ses livres ont été portés à l'écran. Traduit dans le monde entier, il est considéré comme l'un des écrivains français les plus lus à l'étranger.

Sébastien Japrisot est né à Marseille en 1931. Il nous a quittés en 2003.

Ils étaient cinq.

Cinq soldats français condamnés à mort par le conseil de guerre pour s'être automutilés. Cinq soldats qu'on a jetés dans la neige de Picardie, un soir de janvier 1917, devant la tranchée ennemie, pour qu'on les tue. Toute une nuit et tout un jour, ils ont tenté désespérément de survivre. Le plus jeune était un Bleuets, il s'appelait Manech.


Il n'avait pas vingt ans.

Après la guerre, Mathilde, qui aime Manech d'un amour à l'épreuve de tout, va se battre pour le retrouver, mort ou vivant.

Elle y sacrifiera ses jours, et malgré le temps qui passe, malgré les mensonges et la loi du silence, elle ira jusqu'au bout de l'espoir insensé qui la porte.

Couronné par le prix Interallié en 1991, porté à l'écran en 2004 par Jean-Pierre Jeunet, *Un long dimanche de fiançailles* est l'un des romans les plus bouleversants écrits sur la Première Guerre mondiale, la fidélité et le deuil d'un amour infini.

DENOËL

B 25649.6  09.04  
ISBN 2.207.25649.9  
14 €



9 782207 256497